

me, il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Son imagination s'échauffa bien vite au contact de ces belles flammes du génie français ; son goût, naturellement délicat, s'épura et s'affina chaque jour davantage dans ce commerce intime avec les plus illustres auteurs. Guidé par un jugement solide et bien équilibré, il alla tout droit au beau et au vrai, et ne se laissa pas séduire par les faux brillants d'une littérature vide d'idées et de sentiments.

Sans porter dans ses opinions littéraires cet exclusivisme absolu qu'enfante l'étroitesse d'esprit, il savait faire ses réserves et ne donner son admiration qu'aux œuvres saines et vraiment belles. Le XVII<sup>e</sup> siècle surtout l'enchantait, et eut toujours ses préférences. Les grands écrivains de cette époque lui plaisaient par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la politesse du style. Il admirait chez eux l'ordre, la mesure, la sagesse, toutes qualités que l'on cherche en vain dans la plupart des œuvres contemporaines. Il aimait Boileau pour son imperturbable bon sens, et savait défendre ses règles contre les protestations dévergondées de certaine école, qui ne trouve trop lourd le joug des règles que parce qu'elle a secoué celui du bon sens. Il chérissait dans Racine le peintre du cœur humain ; il adorait la spirituelle bonhomie de Lafontaine ; il sympathisait avec le tendre et poétique Fénelon,